

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

GAZETTE DES CAMPAGNES

JOURNAL DU CULTIVATEUR ET DU COLON PARAISSANT TOUS LES JEUDIS

Rédacteur-Propriétaire :

FIRMIN H. PROULX.

L'abonnement peut dater du 1er de chaque mois, ou commencer avec le 1er numéro de l'année. On ne s'abonne pas moins que pour un an. L'avis de discontinuation doit être donné par écrit, au Bureau du sousigné, UN MOIS avant l'expiration de l'année d'abonnement, et les arriérés alors devront avoir été payés; si non, l'abonnement sera censé continuer, malgré même le refus de la Gazette au Bureau de Poste. Tout ce qui concerne la rédaction et l'envoi de correspondances doit être adressé **FIRMIN H. PROULX, Rédacteur-Propriétaire.**



Gérant

Hector A. Proulx.

Tout ce qui concerne les abonnements à la Gazette des Campagnes et les annonces à être publiées dans ce journal, doit être adressé à Hector A. Proulx, Gérant.

ANNONCES

Première insertion.....10 centins par ligne
Deuxième insertion, etc.... 3 centins par ligne
Pour annonce à long terme, conditions libérales.

Ceux qui désirent s'adresser tout particulièrement aux cultivateurs pour la vente de terres, instruments d'agriculture, etc., etc., trouveront avantageux d'annoncer dans ce journal.

ABONNEMENT : }
\$1 PAR AN }

Si la guerre est la dernière raison des peuples, l'agriculture doit en être la première.
Emparons-nous du sol, si nous voulons conserver notre nationalité.

ABONNEMENT }
\$1 PAR AN }

SOMMAIRE.

Revue de la Semaine : Couvent de Ste-Anne de la Pocatière.—Population et richesse des Etats-Unis.—L'Université d'Ottawa.—Un bel éloge de l'agriculture par Mgr Landriot.

Causerie agricole : Soins à donner au cheval employé au travail des champs : Quelques notes sur la ferrure des chevaux, (Suite).—Du choix du reproducteur.

Sujets divers : Propos agricoles : Correspondance de M. J.-A. A. Callon.—Les vers blancs et le sel.—L'excès de nourriture chez les animaux.—Conservation des outils de la ferme.—Comment conserver les pâturages en bonne condition.—Le fumier dans les pâturages.—Comment on doit fumer les arbres fruitiers.—La greffe des vieux arbres à fruits.—Soins à donner aux jeunes taureaux.—Age du mouton.—Le sel pour l'alimentation du bétail.—Pronostic du temps par les bêtes.—Cause des maladies de l'espèce bovine.—Engraissement des porcs.

Choses et autres : L'industrie laitière aux Etats-Unis.—Moyen de régénérer les arbres.—Avis aux amateurs de chasse.

Recettes : L'avoine nouvelle donnée aux chevaux.—Secret pour augmenter la finesse de l'ouie et guérir les cas de surdité.—Moyen pour faire attendrir en une heure les jambons les plus durs et les plus coriaces.—Procédé pour ôter le goût aux futailles.—Autre procédé pour ôter aux futailles le goût de moisi.

EN VENTE AU BUREAU DE LA "GAZETTE DES CAMPAGNES"

INSTRUCTIONS POPULAIRES SUR LES SOINS A DONNER AUX ANIMAUX MALADES.—Prix, 15 cts.

LE PARFAIT MARECHAL EXPERT MODERNE, manuel complet de l'amateur et du marchand de chevaux, de l'artiste vétérinaire et du maréchal ferrant, ouvrage extrait des meilleurs auteurs anciens et modernes; mis en ordre et complété par M. Marcellinour, artiste vétérinaire. Prix 35 cts.

"L'élevage du cheval;" des soins à lui donner.—Prix, 20 cts.

REVUE DE LA SEMAINE

Couvent de Ste-Anne de la Pocatière.—Les vacances sont sur le point de se terminer, et les premiers jours de septembre la paroisse de Ste-Anne, grâce à ces institutions que l'on peut appeler nationales par excellence, parce que c'est dans ces maisons bénies que se complète et se perfectionne cette éducation de famille qui fait la nation, le Collège et le Couvent, verra, arriver de toutes parts, et les jeunes gens et les jeunes filles, tous les uns et les autres avides du pain de la science.

Quant au Collège, besoin n'est pas pour nous d'en faire aujourd'hui l'éloge, de montrer toute l'excellence de l'éducation que l'on y reçoit; les lévites pieux et savants qu'il a fournis à l'Eglise et les citoyens honnêtes et éclairés qu'il a procurés à l'Etat, en disent assez. Mais aujourd'hui, nous voulons dire quelques mots à nos lecteurs, spécialement sur l'excellente éducation donnée par les Sœurs de la Charité, au Couvent de cette paroisse.

Cette maison mérite certainement un grand encouragement, car l'instruction que nos bonnes Sœurs donnent aux jeunes filles qui leur sont confiées ne laisse rien à désirer. La langue française et la langue anglaise y sont enseignées avec un égal succès, et les Demoiselles qui se livrent à l'étude de la musique font honneur au talent musical de leurs maîtresses. On leur apprend encore les ouvrages de goût ainsi que l'art si agréable du dessin.

Nous reproduisons avec plaisir les noms de celles qui ont été gradées lors du dernier examen auquel assistait Mgr Poiré et MM. les Commissaires.

Dolles C. Castonguay et E. Simard, médailles d'or avec couronnes et diplômes d'honneur. Dolles A. Dionne, E. Harton et A. Godreau, médailles d'argent avec couronnes.

Trois, de ces Dolles ont remporté des brevets de capacité au bureau des examinateurs de Québec et de Fraserville.

Dolle A. Castonguay brevet pour école modèle.

Delles A. Dionne et E. Harton pour école élémentaire. Au 25 mai dernier, époque de la visite de M. l'Inspecteur Beaulieu, les élèves ont remporté comme récompenses de leurs progrès, 15 beaux volumes que ce Monsieur a bien voulu leur donner. A l'occasion de sa visite, M. l'Inspecteur a laissé dans les archives de l'institution la note suivante :

“ 25 mai 1889 Je viens de visiter le Couvent des Sœurs de la Charité de cette municipalité malgré le peu de temps que j'ai pu consacrer à chaque classe, j'ai constaté que l'enseignement y est donné avec beaucoup d'intelligence. Les élèves ont répondu avec beaucoup d'assurance aux nombreuses questions que je leur ai posées, Je compte cette institution parmi les meilleures du même genre dans mon district d'inspection ”.

La rentrée des élèves aura lieu le 2 de Septembre.

Population et richesse des Etats-Unis.—La population des Etats-Unis fait, depuis un siècle, des progrès vraiment fabuleux. Tandis qu'en cinquante ans, la population de la Grande-Bretagne s'est accrue de dix millions d'habitants, celle de France de cinq millions, celle de l'Allemagne de seize millions, la population des Etats-Unis s'est accrue de trente-sept millions d'âmes. On a calculé que, depuis 1790, la population de l'Amérique du Nord double tous les vingt-six ans. Si cette marche ascendante continue, et tout le fait prévoir, l'Union américaine comptera, dans cinquante ans, plus de deux cents millions d'habitants, et dans soixante-dix ans, elle sera aussi peuplée que l'Europe entière.

En 1834 la fortune de l'Angleterre était évaluée à 45 milliards, et celle des Etats-Unis à 55 milliards, sur lesquels les manufactures américaines représentent une valeur de 5 milliards et 600 millions soit à peu près la moitié de ce que valent toutes les manufactures européennes réunies, lesquelles atteignent le chiffre de 13 milliards de piastres. Si l'on admet que la fortune de la France est d'environ 40 milliards et celle de l'Allemagne de 25 milliards, on voit que les Etats-Unis sont, dès à présent, le pays le plus riche du monde entier.

Alors que les Etats Unis, en dix ans, ont amorti 230 millions de leur dette, et que, dans une décade, ils l'auront complètement éteinte, les différents Etats de l'Europe doivent encore 23 milliards et 400 millions de piastres ! Les intérêts de cette dette écrasante se chiffrent annuellement par un milliard, à prélever sur le travail de tous.

Voilà des chiffres qui méritent de fixer l'attention.

L'Université d'Ottawa.—Le 5 février 1889, le Souverain Pontife a érigé canoniquement l'Université catholique d'Ottawa, fondée par les RR. PP. Oblats de Marie Immaculée. Voici le principal passage du bref pontifical :

“ C'est pourquoi, après avoir dûment considéré toutes ces choses, cédant volontiers aux vœux de notre vénérable frère Joseph Thomas Duhamel, archevêque d'Ottawa, du supérieur général et des membres de la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée, et d'autres citoyens illustres d'Ottawa, pour la plus grande gloire de

Dieu, le développement de la religion catholique, l'honneur et l'avantage du Canada, en vertu des présentes Lettres, Nous élevons, par institution canonique, au rang d'Université catholique le collège d'Ottawa, fondé par la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée, pour l'instruction de la jeunesse catholique, administré et dirigé par les prêtres de la Congrégation, sous l'autorité du Saint-Siège et de l'archevêque d'Ottawa ; et à cette Université Nous donnons le droit de conférer le doctorat et les autres grades académiques, dans chacune des branches de la science, selon les statuts et les lois ordinaires des Universités. ”

Un bel éloge de l'agriculture, par Mgr. Landriot.—Suite—Et Dieu dit à sa créature privilégiée : Regarde ce vaste univers ; il est l'ouvrage de mes mains, et je l'ai encore perfectionné pour toi. Il sera ton héritage : je le livre à ta puissance, afin que tu en jouisses comme un souverain, que tu le travailles comme un maître, et que tu sois en ce monde comme le représentant de mon autorité. (Génèse, I.) — C'est au souvenir de ces merveilles que le Prophète s'écriait : “ Seigneur, que votre nom est admirable sur toute la terre ! Qu'est-ce que l'homme, puis-je ainsi vous l'avez environné d'honneur de gloire ? Vous l'avez établi comme un chef sur toutes les œuvres de vos mains ; vous avez tout mis sous ses pieds : les animaux des campagnes, les oiseaux du ciel, et les poissons qui parcourent les sentiers de la mer. (Ps. 8.) ”

Je regrette, Messieurs, de ne pouvoir suivre avec vous les détails et les conséquences de cette vaste puissance de commandement. Il serait facile de montrer la gloire dont Dieu a environné notre nature, l'étendue de cette souveraineté qui nous a été confiée et dont les plus beaux restes n'ont point été détruits par le péché. Il y aurait à faire un récit glorieux de tous les exploits de l'homme sur la nature, de ses lentes et pacifiques conquêtes, de ses laborieuses et honorables victoires. J'éprouverais quelque satisfaction à vous dire comment cet être faible en apparence, et qui, par une loi exceptionnelle, naît tout désarmé, est cependant parvenu, avec son intelligence, à affermir partout son incontestable domination, comme si la nature, en nous mettant au jour dans le plus complet dénûment voulait faire ressortir davantage l'énergie de cette puissance qui saura gouverner le monde sans autre ressource que le génie.

Mais, Messieurs, en suivant l'ordre de ces idées que j'avais d'abord conçues, je dépasserais les limites d'un discours, je ferais presque un traité : aussi, après avoir laissé entrevoir toute la richesse de notre sujet, je me restreins à vous adresser quelques paroles sur les avantages de l'agriculture.

“ Vous aimerez les ouvrages laborieux et l'agriculture qui a été instituée par le Seigneur. ” Ainsi parlent les Livres Saints. (Ecl. 7.)

L'agriculture est la principale source des richesses pour une nation ; la terre contient la vraie fortune de l'homme. Le commerce, l'industrie ont leurs trésors dont la circulation est nécessaire aux sociétés ; mais ces trésors sont moins fixes, plus incertains, et d'ailleurs ils supposent toujours les premiers : ils n'ont de valeur qu'autant que les produits du sol ouvrent et ferment la marche. Le froment et le vin, ces deux substances mystérieuses qu'un Père ne craint pas d'appeler la base du corps humain, le soin du bétail qui doit servir à travailler la terre et à nourrir l'homme, la culture de toutes ces plantes qui forment un supplément indispensable à l'alimentation et à l'entretien des animaux, le perfectionnement de sa prévoyante industrie : tel est le vaste domaine de la science agronomique. Aussi l'agriculture doit être considérée comme la vraie nourricière des peuples, parce qu'en der-

nier résultat : tout se rapporte, dans l'ordre physique, à l'alimentation de l'homme et au soin raisonnable de son corps, comme dans l'ordre moral, le soin et la culture de l'âme sont la première des sciences, celle à laquelle toutes les autres doivent se coordonner. C'est le devoir d'un sage gouvernement de diriger en partie les forces vives d'une nation vers ce point central et cette source de la prospérité publique. Il doit avoir toujours ouvert l'œil ferme et vigilant d'une active sollicitude, sur la solution de ces problèmes d'où dépendent les richesses d'une vie féconde et aussi très souvent la tranquillité des peuples : problèmes d'une importance capitale et que je résume ainsi : perfectionner le sol, travailler à accroître ses produits, lui enseigner le secret de rendre au centuple ce qu'on lui confie, et convoquer pour ce résultat toutes les énergies différentes des trois règnes de la nature. — L'Écriture Sainte a toujours attaché une grande valeur à ces questions qui semblent n'atteindre que le sol, et qui cependant sont éminemment sociales et touchent aux plus graves intérêts : " Joseph, nous dit le livre de la Genèse, parcourut toutes les contrées de l'Égypte, et il survint une fertilité de sept années ; il fit réunir dans des greniers toute la surabondance de la moisson, et la récolte fut si prodigieusement multipliée, qu'on pouvait la comparer aux sables de la mer. " (Gen. , 41.) " Le Seigneur, dit encore l'Écriture, conduisit son peuple dans des lieux abondants en gras pâturages, dans une terre vaste en étendue, tranquille pour la culture et d'une admirable fécondité. (1 Paral. , 4, 40.) Ailleurs, Dieu promet à son peuple les trésors de la terre, en des termes si complets d'espérance, qu'on pourrait les prendre pour le meilleur programme de vos congrès : " Le Seigneur vous comblera de bien dans toutes les œuvres de vos mains, dans tout ce qui naîtra de vos troupeaux dans la fécondité de votre terre et par une grande abondance de toutes choses. "

Mais, Messieurs, je suis téméraire en abordant de semblables questions que je n'ai pas suffisamment étudiées ; ce serait à vous de me donner des leçons et à nous tous de les recueillir dans le silence de l'admiration. Aussi, pour ne point prolonger une situation difficile à moi ignorance, je monte plus haut, et j'arrive à une sphère qui n'appartient d'une manière plus spéciale, puisqu'il s'agit de l'amélioration de l'homme par l'agriculture.

Depuis quelques années, une fièvre morale s'est emparée des populations. Je l'appellerai, si vous le voulez, la fièvre des cités. L'homme des champs, semblable au bérger dont parle le poète latin, s'est laissé séduire par le nom et l'éclat des grandes villes. La simplicité de la vie pastorale lui semble une dérision au milieu du progrès des lumières ; il a envie, lui aussi, de jouir et de faire le citadin. A celui qui demanderait la cause de cette émigration il dirait volontiers : La liberté de voir, de donner à tous ses sens des satisfactions inattendues, de sortir d'une position modeste, et de se croire quelque chose en ce monde. Cette désertion des campagnes est une sorte de menace contre la prospérité publique, et la terre manquant de bras serait bientôt condamnée à un stérile veuvage ; mais, dans l'ordre moral, les conséquences sont encore plus graves et méritent surtout l'attention des hommes religieux et dévoués à leur patrie.

..... La trop grande affluence des populations vers les villes doit être considérée comme une calamité publique, tandis que le séjour à la campagne, surtout avec le travail de l'agriculture, offre, au point de vue moral, les plus grands avantages : il rend l'homme meilleur, il lui conserve le bon sens et la sagesse pratique, il lui assure un vrai bonheur. Glissons rapidement sur ces deux pensées.

Comment le travail des champs peut-il rendre l'homme meilleur ? — La création, d'après la doctrine catholique, est un livre où Dieu a écrit, où il semble écrire, tous les jours, les règles de la sagesse et de la vertu. " La sagesse divine, dit Saint Bonaventure, est versée sur chaque ob-

jet, avec ses propriétés naturelles, est gouverné par les règles de la sagesse ; c'est un miroir de la sagesse divine, et celui qui verrait toutes les propriétés des êtres, verrait par là-même, avec une meilleure clarté, cette sagesse incomparable. " Le soleil qui brille en un jour pur ou qui dissipe les nuages ténébreux, la tranquille sérénité de l'astre des nuits, le mouvement progressif de la semence, la régularité des saisons, la prévoyance des animaux, le travail actif des uns, la prudente économie des autres, cette sagesse distributive qui règle les choses avec une si constante harmonie, tout dans la nature nous prêche la vertu avec ses formes différentes et multipliées. Il est telle vue de la nature, tel détail des mœurs dans les animaux, qui valent mieux qu'un discours ; aussi saint François de Sales après avoir contemplé une scène attendrissante de simplicité et de dévouement mutuel entre de petits oiseaux, s'écriait-il que ce spectacle lui avait fait autant de bien que le meilleur sermon. Dans la ville, je le répète, le contact de l'homme est souvent malsain : il y a tant de bassesse dans certains cœurs, tant de noirceurs en quelques âmes, tant de venin d'aspic sous certaines langues, que les âmes faibles peuvent être trompées, et les natures mal disposées y reçoivent le poison à forte dose. Sans doute, l'homme de la campagne peut aussi se débraver ; il peut fermer les yeux et les oreilles aux enseignements de cette voix qui se fait entendre partout. Mais cependant il est vrai de dire à un point de vue général, que les populations agricoles ont des mœurs plus simples, et que si leur cœur est droit, si surtout elles ont le sens chrétien, elles peuvent, à l'exemple de saint Antoine, lire partout et entendre partout comme un sermon de Dieu, qui prêche en en toute créature ; car chaque être est une voix, chaque mouvement de la création est un enseignement, et il peut y avoir une conversation muette mais sublime, entre l'intelligence humaine et les lois qui président à la formation de la semence, au mouvement intérieur de la sève, au concours simultané de la puissance végétative et de l'industrie humaine.

" L'agriculture, a dit un penseur célèbre (Joubert), produit le bon sens et un bon sens d'une nature excellente. "

C'est ma seconde proposition : le bon sens touche de près à la vertu, et la folie totale ou incomplète est souvent la mère du vice.

Qu'apprend au peuple la fréquentation imprévoyante des villes ? L'erreur sous des formes brillantes, des illusions déplorables qu'on décore du beau nom de progrès, des impossibilités qui vont à des conclusions sauvages sous prétexte de liberté, la science des ténèbres qui ne discerne plus entre le bien et le mal. Combien de malheureux jeunes gens avaient quitté leur village avec le bon sens d'une heureuse nature, et qui, après avoir fréquenté les villes, sont rentrés au foyer domestique, apportant la science de la déraison et du désordre ! Ils avaient perdu la vérité et le sens moral avec leur langage simple et naturel ; ils ne connaissent que cette demi-science égoïste, haineuse, corrosive et plus funeste au peuple que la complète ignorance..... Si ces hommes étaient demeurés dans leur village, à cultiver l'héritage paternel, ils auraient aussi ménagé leur patrimoine de bon sens, l'auraient augmenté tous les jours, l'auraient transmis à leurs enfants, et assuré ainsi le bonheur de leur famille et celui de la société. Caton l'Ancien l'avait déjà remarqué de son temps : " C'est, dit-il parmi les cultivateurs que naissent les meilleurs citoyens et les plus braves soldats... ; et ceux qui se vouent à la culture n'ourdisent pas de dangereux projets.

Un autre agronome (Columel) a formulé la maxime suivante : " La vie des champs se rapproche de la sagesse et semble lui tenir par un lien de parenté. " Comment concevoir un rapport aussi intime entre des choses qui, au premier coup d'œil, paraissent bien éloignées : le séjour de la vie matérielle et l'éducation de l'âme ? La puissance de ces

relations tient à cette double constitution de l'homme, qui fait souvent des choses extérieures le véhicule des idées morales; la sagesse nous arrive de toutes parts quand nous savons lui préparer un cœur docile. D'abord l'homme des champs n'a point l'esprit travaillé par toutes ces théories qui, fussent-elles véritables, dépasseraient la force de son esprit; sa tête n'est point enivré par toutes ces vapeurs pestilentielles que l'excès de la civilisation a proménées partout. Il vit, dans les campagnes, en face des grandes et merveilleuses opérations de la nature, qui sont si pleines de sagesse, de sens et de raison; il rencontre dans les moindres phénomènes une action intelligente et discrète, à laquelle son esprit ne peut pas échapper complètement. Dieu est partout dans la nature, avec une activité qui ne se repose jamais: il est dans la plante qui sommeille et dans celle qui croît, dans le fleuve qui coule et dans l'eau stagnante, dans les montagnes couvertes de bois et dans les prairies verdoyantes. C'est par lui, dit Saint Anathase, que le soleil projette sa lumière, que le vent souffle, que la terre porte ses fruits; c'est par lui que tout se meut et s'anime, que le feu brûle, que les sources jaillissent, que tombe la pluie, que se forme la glace. Dieu est donc partout dans la nature, et son action s'exerce toujours avec poids, nombre et mesure: dans chaque grain de semence il y a une opération merveilleuse et féconde en enseignements pour l'homme. Rien n'est précipité dans la nature, tout vient en son temps; chaque chose réussit d'autant mieux qu'on y a mis plus de travail. Les mœurs de chaque animal peuvent aussi fournir des leçons de bon sens et de prudence pratique, et il n'est pas jusqu'à la petite fourmi industrielle qui ne soit une excellente prédication de sagesse populaire. Il me semble donc que la nature est semblable à ces écoles du peuple où les maximes de la vérité et de la sagesse convrent les murailles et peuvent facilement être comprises des moins intelligents.

Aussi vous rencontrerez dans les campagnes des vieillards qui étonnent par leur sagesse suréminente, par leur haute appréciation des choses et des hommes, et par un tact qu'on soupçonnerait à peine dans ces natures à écorce grossière: ils ont, sur les questions les plus difficiles, des mots propres, de ces expressions frappées au coin du bon goût et d'un profond bon sens; l'homme de la ville ne dirait pas aussi bien; sa parole n'aurait pas cette saveur de primitive nature. D'où leur viennent ces trésors de sagesse délicate et d'exquise prudence? Ils les ont accumulés successivement, presque sans s'en douter, à l'école des champs, au milieu des forêts et de cette Sagesse qui préche au dehors et fait entendre sa voix à travers les chemins. (Prov. 1, 11).

C'est cette grande école de la nature que recommandait Saint Bernard: "Croyez-en à mon expérience, s'écriait-il, vous trouverez dans les forêts quelque chose de meilleur que dans les livres; les arbres et les rochers vous donneront des instructions supérieures à celles des maîtres les plus habiles."—Enfin la vie des champs rend l'homme heureux de ce bonheur vrai, intime, qui, après les consolations de la foi, est une des meilleures jouissances de la vie.

Heureux, disait le poète latin, les habitants des campagnes, s'ils connaissent leur bonheur!

Pourquoi faut-il qu'ici-bas le bonheur ne soit jamais connu que par l'absence? L'homme des champs ignore l'étendue de son bonheur, et peut-être parce qu'il en jouit; il ne sait pas tout ce qu'il y a de faux de mensonger, de vide et de pesant dans la vie, telle que l'ont faite les relations artificielles des hommes: il ne sait pas apprécier la sécurité d'une vie tranquille, d'une existence qui ignore l'art de tromper: *Nescia fallere vita*: parole profonde qui éclaire toute la différence des situations. La vie du monde est souvent une vie de peine et d'angoisses; l'âme souffre, le cœur se fatigue à des chocs continus: tout nous trompe, les choses et les hommes; tout est artificiel; mais

dans la vie des champs, les choses ne trompent pas parce qu'elles sont simples et naturelles; il y a peu d'éclat dans les promesses, mais le vrai s'y trouve loin du bruit. Les richesses y abondent sous les formes les plus variées; richesses de joie, d'affection de famille, d'heureuse et habile ignorance, richesse dans la modération des désirs et même dans la médiocrité et la possession. Ah! dit Virgile, soyez mes délices, lieux champêtres, vailons sans cesse rafraîchis par des ruisseaux! Que j'aime les fleurs, que j'aime les forêts, et que puisse-je y demeurer sans gloire!

Il faut avoir vécu, avoir senti le poids des hommes et subi les durs contacts de l'expérience pour comprendre ces belles paroles. Quand l'esprit est fatigué de ce qu'il a vu et entendu, quand le cœur est broyé par les affaires ou les ennuis que donne le spectacle de ces profondes misères qu'on appelle l'histoire du monde, il s'écrie avec le poète; Oui, heureux les habitants des campagnes, s'ils connaissent leur bonheur! Oh! qu'ils demeurent sans gloire sur le bord de l'Océan, ou dans leurs forêts, ou dans les vallées fertiles arrosées par les eaux fraîches!

On citerait peu de grands hommes qui n'aient aimé la campagne et quelquefois avec passion. Le poète va lui demander le calme et l'inspiration; le politique y cherche le vrai qu'on rencontre si rarement dans les comédies humaines; le philosophe y trouve le repos et la facilité du travail; le chrétien y joint de tout ce qui élève l'intelligence et apaise le cœur, mais surtout il s'y promène à la clarté d'une lumière supérieure qui est comme un rafraîchissement de la gloire de Dieu et de la paix de l'éternité.

Ces plaisirs si purs et si vrais sont à des degrés différents, le partage de l'agronome, alors même qu'il n'en aurait pas la conscience raisonnée; car le bonheur qui n'est pas réfléchi n'en a souvent que plus de vérité. Sans doute ce plaisir est interrompu par le travail, mais ce travail lui-même, quand il n'est pas exagéré, fortifie la nature en la renouvelant, et ces sommeils réparateurs dont parle encore le poète, procurent à l'homme des champs une santé et une jouissance que le science n'a pu encore fixer au milieu de nous par un droit de cité.

Pourquoi ce bonheur de la vie des champs? J'ai toujours pensé que la raison première et fondamentale était ce contact habituel et permanent avec les œuvres de Dieu; car toute œuvre de Dieu exerce sur nous, même à notre insu, la plus heureuse influence; puis, dans les campagnes, il y a tant de calme et de paix sereine loin de l'agitation des villes, qu'on s'y trouve naturellement rapproché de celui qui est le Dieu de la paix et du vrai bonheur. L'Écriture me semble confirmer cette doctrine par des paroles simples et fraîches comme la vie au printemps: "L'œil désire la grâce et la beauté, mais il y a quelque chose de mieux, c'est le spectacle des vertes campagnes, (Eccli. 40, 22.)

Je dois donc me réjouir, Messieurs, au nom de la Religion, au nom du bonheur et de la richesse de notre patrie; je dois me réjouir en voyant l'administration supérieure diriger, d'une manière spéciale, son attention sur les questions agronomiques....

L'agriculture est donc, Messieurs, une grande et belle chose: elle est divine, et l'Écriture ne craint pas d'affirmer que c'est Dieu lui-même qui l'a instituée. N'est-ce pas, en effet, le Seigneur qui a dit à l'homme, même dans l'état d'innocence: Tu travailleras la terre, tu seras son gardien (Gen., 2.): Sainte et noble garde, qui est une gloire pour l'homme et un insigne de sa principauté, même au milieu des douleurs de l'expiation!—L'agriculture est une grande et utile chose, parce qu'elle est la vraie richesse de la patrie, richesse stable et certaine comme la bonté de Dieu trésor toujours renouvelé, qu'une mauvaise saison peut différer, mais que la terre impuisable rend au centuple, les années suivantes. Que vous dirai-je enfin? L'agriculture, c'est une de ses gloires au point de vue religieux, travaille à l'amélioration de

L'homme ; elle rectifie ses idées et lui prépare, même en ce monde, un bonheur vrai, parce qu'il est simple et innocent. Aussi je conclus, avec un Père de l'Eglise, que les populations agricoles vivent, dans la paix, et que leur existence a quelque chose de vénérable dans sa modestie. L'habitant des campagnes, continue Saint Chrysostome, à plus de réjouissance que le riche de la ville : la beauté du ciel, l'éclat de la lumière, la pureté de l'air, la douceur d'un sommeil tranquille, tout lui est accordé avec une sorte de prérogative ; le créateur semble lui donner en primeur ces vrais biens de l'ordre temporel, et, par une attention privilégiée, il conserve à ses sens plus de délicatesse pour mieux savourer les dons de la nature. Vous trouverez donc cette vie modeste le vrai plaisir et la sécurité, la bonne renommée et la santé, la régularité dans la conduite et de moindres périls pour la sainteté des mœurs.—Puissent votre amour de l'agriculture et vos efforts réunis amener tous ses heureux résultats ! La Patrie y gagnera en prospérité matérielle et morale, et la Religion verra se multiplier ces anciennes familles patriarcales, dont l'existence était tranquille, modeste, vénérable par ses travaux utiles et surtout par l'auguste dignité du sanctuaire domestique.

CAUSERIE AGRICOLE

Soins à donner au cheval employé au travail des champs.—Suite

Nous n'entrerons pas dans les détails sur la manière de forger le fer, ou de l'appliquer ; généralement dans la plupart de nos paroisses, les forgerons connaissent la manière de forer les chevaux ; ils savent comment la ferrure doit être appliquée d'une manière rationnelle. Dans tous les cas, nous croyons nécessaire de faire connaître aux cultivateurs, comment doit être appliquée une bonne ferrure, quels sont les défauts et les mauvaises habitudes à éviter dans la ferrure, et quels sont les principales ferrures applicables à quelques pieds défectueux, afin qu'ils en surveillent eux-mêmes l'exécution, quand ils conduisent leurs chevaux chez le forgeron, pour les faire ferrer.

Avant d'appliquer le fer, il faut que le forgeron-ferrant nettoie le pied, retranche certaines parties de la corne. On ne peut jamais laisser trop creuser la sole on parant le pied, ni trop enlever les arcs-boutants, ni ouvrir les talons ; ces opérations concourent à produire un rétrécissement du pied.

On ne laissera pas non plus couper trop de cornes au pourtour du pied, de crainte d'avoir un pied trop court qui peut devenir sensible par la pression du fer et produire une boiterie. Si la corne est dure et se coupe facilement, plusieurs forgerons à la campagne ont la mauvaise habitude de la ramollir en y appliquant un morceau de fer chauffé au feu, avant de l'entamer avec un couteau ou bontoir ; on ne doit jamais permettre cette manœuvre qui durcira encore davantage la corne, si elle ne produit pas une brûlure du pied. Le cultivateur ou le sujet soigneux qui connaît ce défaut de la corne de son cheval aura toujours soin de ramollir les pieds en y appliquant des cataplasmes de bouse de vache, ou d'un mélange de farine de lin et de crottin de cheval, deux ou trois jours avant de le faire ferrer.

Le fer qu'on pose sur le pied du cheval pour s'assurer s'il convient bien et s'il porte uniformément sur tout le pourtour, ne peut être que légèrement chauffé, assez pour griller la corne et n'y rester appliqué que pendant un temps très court, le forgeron aura soin de couper les points grillés par le fer. Jamais il ne doit appliquer dans ce cas le fer chauffé au rouge vif ni le laisser en contact avec la corne pendant un temps assez long pour carboniser tous les points irréguliers du pied ; il s'exposerait à brûler la sole.

Le fer doit toujours être fait pour le pied, et jamais le pied pour le fer !

Un fer bien appliqué doit reposer uniformément sur le pourtour du pied ; avoir une légère ajusture, c'est-à-dire être un peu relevé en pince et poser à plat sur les talons. Il ne doit jamais toucher la sole, car par suite de l'élasticité du pied, dans l'appui et sous l'influence du poids du corps, celle-ci venant à baisser et à s'étendre, sera comprimée par le fer ; de là les bleimes et les points sensibles que l'on rencontre quelquefois dans les pieds.

Le fer ne peut être étampé ni trop maigre ni trop gras. Trop maigre, ou trop près du bord externe, on ne pourra pas chasser le clou assez profondément dans la corne pour bien attacher le fer, il peut s'arracher et enlever des parties de corne. Trop gras, ou trop en dedans du fer on est exposé à voir les tissus sensibles du pied comprimés par les clous.

Le fer ne peut être de plus, ni trop large, ni trop étroit, ni trop court ni trop long.

Trop large le fer d'un pied peut être arraché par l'autre, le cheval ainsi ferré est exposé à se couper. Trop étroit il ne porte pas suffisamment sur le bord du sabot, se loge dans la sole, comprime cette dernière et par là peut faire bofter. Trop long aux pieds de devant et dépassant les talons, il peut être arraché avec violence par ceux de derrière, surtout si le cheval forge ou a des allures allongées.

Trop court, il se loge dans les talons, surtout chez les chevaux qui ont les pieds faibles, et produit des bleimos. Enfin le fer ne doit être ni trop court ni trop léger ; il faut qu'il soit proportionné à la force du cheval.

Trop lourd, il constitue un poids superflu et gênant. S'ébranle facilement pendant la marche, et s'arrache en entraînant souvent avec lui des lambeaux de corne.

Trop mince, il s'use vite, peut se plier et comprimer la sole.

Les clous dont on se sert pour fixer le fer doivent avoir une tête suffisamment grosse pour bien s'adapter dans les étampures ; une lame bien unie d'une épaisseur moyenne et être bien affilés. Trop mince la lame plie et peut comprimer le pied, trop forte, elle peut faire éclater la corne et serrer le pied.

Les défauts les plus communes que l'on rencontre dans les pieds des chevaux et qui demandent une ferrure spéciales sont :

1o. *Le pied volumineux.*— Il doit être paré avec ménagement à cause du peu de solidité de sa corne. On doit appliquer un fer ordinaire, léger comparativement à son étendue et étampé maigre. On évitera d'essayer le fer chaud, de crainte de produire une brûlure.

20. *Le pied plat ou plein.*—Dans ce pied, la sole au lieu d'être voûtée, est plane et de niveau avec le bord inférieur de la muraille ; on ne retranche de celle-ci que ce qui est absolument nécessaire, et on ne touchera que peu à la sole et à la fourchette. On appliquera un fer plus ou moins couvert, c'est-à-dire plus ou moins large ayant beaucoup d'ajusture et les éponges plus ou moins refoulées d'après la hauteur des talons ; on doit toujours ménager entre la sole et le fer un intervalle suffisant pour que la pression ne puisse avoir lieu pendant l'appui.

30. *Le pied comble, c'est-à-dire celui dont la sole fait saillie en dessous et est arrondie.*—Il doit être ferré comme le pied plat, avec un fer couvert plus ou moins ajusté en creux d'après la saillie que forment la fourchette et la sole ; les éponges doivent poser à plat.

40. *Le pied plongé en pince ou à talons hauts.*—Dans ces pieds on abat les points trop fournis de corne autant qu'on peut le faire sans nuire aux aplombs.

50. *Le pied à talons bas.*—Il réclame un fer à planche si la fourchette est bien fournie, ou bien, un fer à fortes éponges et sans crampons, appliqué de manière à ce qu'elles ne compriment pas la sole.

60. *Le pied petit.*—Il doit être traité avec ménagement, recevoir un fer légèrement garni, de manière que le cheval ne puisse pas se couper, et fixé au moyen de clous à lames très-déliées.

70. *Le pied dérobé.*—Il se distingue par des éclats de corne qui se remarque au bord inférieur de la muraille. Le fer doit recevoir des étampures dans les endroits où il correspond à la corne, afin qu'on puisse l'y fixer. On peut garnir le fer de pinçons pour maintenir les parties restantes de la corne. On doit brocher les clous très-haut dans la corne et laisser le fer en place aussi longtemps que possible. On aura soin de bien graisser le sabot afin de hâter sa croissance.

80. *Le pied à talon rétrécis ou encasté.*—Dans ces pieds les talons ont une hauteur démesurée et sont serrés au point de faire disparaître presque entièrement la fourchette. La meilleure ferrure pour ces pieds est l'application d'une pantoufle ordinaire, c'est-à-dire d'un fer confectionné de manière qu'en talon sa rive interne ait une épaisseur plus considérable que sa rive externe. Si le mal est porté très-loin, on doit appliquer la pantoufle expansive. On aura soin de toujours bien graisser le sabot afin d'assouplir la corne.

90. *Le pied panard.*—C'est celui qui quoique beau, a une fausse direction et est tourné en dehors. On remédie à ce défaut en enlevant plus du côté externe de la muraille que de l'interne, ou bien on applique un fer dont l'éponge interne est plus courte et plus forte que l'externe, ou dont la branche interne plus courte porte une bosse dans son milieu.

100. *Le pied cagneux.*—C'est le défaut opposé au précédent ; pour y remédier on coupe plus du côté interne de la muraille que du côté externe, ou bien, si le défaut est porté très-loin, on applique un fer ayant la branche plus forte que l'interne, ou portant une bosse sur le milieu de l'éponge externe, afin de tourner le pied en dehors pendant l'appui. Comme ces chevaux sont exposés à se cou-

per, on donne peu de garniture au fer dans les endroits où un pied blesse l'autre.

110. *Pieds des chevaux qui se coupent.*—Pour la ferrure de ces pieds on retranche uniformément de la muraille de la sole et de la fourchette en ménageant un peu le quartier interne, à moins qu'il ne soit très-haut et le cheval cagneux, on applique un fer à la turque, la grosse branche rentrée en dessous au pied le plus qu'il est possible.

120. *Les pieds des chevaux qui forgent.*—On abat les talons des pieds de devant et la pince de ceux de derrière. On applique un fer aux éponges tronqué aux pieds de devant, et un fer à pince tronqué aux pieds de derrière. On hâte ainsi le lever des pieds de devant et l'on raccourcit le trajet des pieds de derrière, qui à cause d'une plus grande hauteur des talons se détachent plus tardivement du sol.

130. *Les pieds des chevaux droits sur leurs membres.*—On diminue beaucoup la hauteur des talons et des quartiers, on n'enlève rien de la pince, on applique un fer à éponges minces et courtes, ayant la pince plus relevée que de coutume, pour empêcher le cheval de butter.

140. *Les pieds du cheval bouleté.*—On pare le pied comme pour le cas précédent en enlevant encore davantage des talons, on applique un fer relevé en pince.

150. *Les pieds du cheval qui billarde.*—On les fait parer et ferrer comme pour le cheval cagneux.

160. *Les pieds du cheval qui se couche en vache.*—On coupe une partie de l'éponge interne du fer ; on laisse un peu plus de hauteur à ce talon afin de pouvoir y incruster l'éponge.

DU CHOIX DES REPRODUCTEURS.

Le choix des reproducteurs est un point de la plus haute importance pour l'amélioration et la conservation de notre race chevaline indigène.

En général, on doit rechercher dans les reproducteurs toutes les qualités qu'indiquent une bonne santé et une bonne constitution. Ils doivent sans doute être d'une origine bien établie, c'est-à-dire exempts de vices héréditaires.

Voici d'après M. Lefour, les qualités que doit posséder un bon reproducteur :

Les parties sexuelles normales et bien développées, les testicules fermes et relevées, le front large, les yeux vifs, une physionomie expressive qui indique de l'énergie et de la vigueur jointes à un bon caractère, la poitrine vaste et profonde, les flancs et les reins courts et puissants, les jarrets solides ; on évitera les constitutions lymphatiques à l'excès décelées par l'empatement du système glandulaire, les vices de conformation, les maladies et les taras héréditaires.

On fera aussi attention qu'il ait des allures régulières, c'est-à-dire projette ses membres droit devant lui en marchant, et non en de dans ni au dehors comme le font beaucoup de chevaux.

Le choix d'un étalon est d'autant plus important que celui-ci peut communiquer ses bonnes et ses mauvaises qualités à un grand nombre de produits.

Les juments qui donnent les meilleurs produits doivent avoir les qualités suivantes : taille moyenne de la localité où l'on élève, être carrées, avoir la queue légère et bien attachée à l'encolure le garrot ressorti, le dos droit, le rein court, la croupe large se rapprochant de la croupe horizontale et non avalée, la queue placée haut, la poitrine et le ventre amples, le bassin large, les membres bien attachés au corps, bien musclées, secs avec tendons détaillés, avoir de bons pieds, une bonne corne et de bonnes allures. Elles seront en outre exemptes de vices et de maladies héréditaires.

Parmi les vices et les maladies héréditaires nous comprenons la fluxion périodique des yeux, la pythisie tuberculeuse le cornage, la pousse, les mélanoses, les tumeurs osseuses près des articulations, telles que formes, jades, éparvins, tumeurs qui proviennent souvent d'une mauvaise disposition des surfaces articulaires.

On conseille encore d'éloigner de la reproduction les chevaux à pieds plats et ceux à pieds escarclés ou à talons retrécis. Ceux d'une constitution lymphatique, atteints de vessigons, d'eau aux jambes, de crapeau et d'un des ligaments de la rotule ; tous ces défauts se transmettent que trop facilement.

On ne livrera non plus à la reproduction des juments mauvaises nourrices ou celles qui ne veulent pas reconnaître leur poulain.

Il faut que l'étalon ait trois ans avant de le livrer à la saillie, et la jument quatre ans. Ce n'est que dans ces cas exceptionnels, si la jument était très-développée, bien nourrie et qu'elle n'aurait à exécuter qu'un travail léger, qu'on pourrait la faire saillir à trois ans.

Les reproducteurs mâles et les femelles de taille moyenne, forts, rablés et larges, donnent en général les meilleurs produits. Mais il n'est pas possible de faire toujours de pareils accouplements.

Pour avoir un bon produit, on doit toujours tâcher de compenser les défauts d'un des reproducteurs par les qualités de l'autre. Ainsi à une petite jument on donnera un étalon plus fort ayant assez de taille, et *vice-versa* ; à une jument trop large des épaules, on donnera un étalon plus resserré dans cette région. A une jument trop large de croupe et trop ouverte de derrière en marchant, on donnera un étalon plus étroit de croupe et plus serré dans la marche. A une jument à tête, grosse on donnera un étalon à tête plus légère, et *vice-versa*.

A une jument à pieds plats et larges on donnera un étalon à pieds plus étroits.

Il est bon avant de faire accouplement d'une jument, de s'informer des produits que donne la mère et ceux qui proviennent du père. Certaines juments, même assez fortes, donnent toujours de petits produits, comme certaines petites juments donnent des produits forts. De même, certains étalons font généralement de petits produits ; d'autres, toujours des produits forts. On doit tenir compte de cette disposition individuelle des reproducteurs lorsqu'on les unit entre eux.

L'étalon et la jument doivent être de bonne origine. Ainsi, il ne suffit pas pour bien élever et ne pas voir plus tard se développer des maladies héréditaires, que l'étalon

et la jument que l'on unit soient exempts de ces maladies, il faut encore qu'eux-mêmes, au moins proviennent de parents exempts de ces maladies.

On évitera de donner à une jument petite un étalon de taille disproportionnée, beaucoup plus grande qu'elle ; il pourrait en résulter un produit trop haut monté sur jambes, et une disposition à l'avortement.

Propos Agricoles.

M. le Rédacteur.

Comment peut-on blanchir à la chaux avec économie ? Prenez un demi minot de-bonne chaux, cinq livres de roc de sel, disons ensemble, une demi livre de blanc de céruse, quatre livres de riz réduit en poudre, bouilli jusqu'à ce qu'il devienne de la consistance d'une pâte fine, et une livre de graisse propre. Éteignez la chaux avec de l'eau chaude dans un quart ou une boîte étanche, tenant le quart ou la boîte couvert hermétiquement autant que possible, pour empêcher que la vapeur ne se perde. On peut colorer le liquide si on le désire. Donnez à cette chaux la consistance du lait. Au moment d'en faire usage vous pouvez donner au liquide une consistance encore moins solide et ce sera pour le mieux. Ce liquide n'est que pour les murs extérieurs seulement. Quand vous voulez en faire usage dans les écuries (ce qu'il convient de faire au moins deux fois par an, née) omettez la graisse, le sel et le riz. Au lieu d'eau, servez-vous, si possible, de lait écrémé pour donner à la consistance voulue.

Ces manières de procéder dans le blanchissage à la chaux sont excellentes, et méritent d'être connues de tous les cultivateurs.

Dans les paroisses des bords de la mer, il est de beaucoup préférable de blanchir les maisons, bâtiments, haies, etc., avec ce liquide qu'avec de la peinture blanche ordinaire. La couleur blanche surtout ne dure pas sur les bâtisses du voisinage de l'eau salée. La préparation de chaux, de sel, de riz et de graisse peut durer plusieurs années quand elle est bien appliquée.

De beaux arbres en face et de chaque côté de la maison du fermier sont de très utiles ornements. Il faut cependant éviter de les planter à une trop grande proximité de nos demeures. La distance doit être de vingt cinq à trente pieds si possible. Tous les arbres ne sont pas également beaux. Les saules ou osiers de la Gaspésie sont de jolis arbres, mais les marronniers d'Inde sont encore plus beaux, et atteignent des proportions aussi gigantesques. Leur feuillage est magnifique et leur forme très gracieuse.

Le marronnier d'Inde (*Jaculus Hippocatanum*, classe 7 HEPTANDRIE - ordre : MONOGYNIE) est de forme pyramidale. On dit que cet arbre est originaire de l'Asie. Quoiqu'il en soit on en voit dans presque toutes les parties de l'ouest de la Nouvelle-Ecosse. Dans la petite ville de Digby, on en voit un ou deux en face ou tout près de presque toutes les maisons de la rue du bord de l'eau. Ils poussent plus vite que le saule et, au commencement du printemps, il suffit d'une journée de pluie pour que ce bel arbre se couvre de verdure. Il ressemble alors à un immense chaudière couvert de grosses perles.

Le fruit du marronnier d'Inde ou marron est dur et amer tandis que le fruit du marronnier ordinaire est bon à manger.

On parle souvent du topinambour, mais on ne sait guère que cette plante est avide d'azote. Les grands soleils (classe 19 — YNGÉNÈSE - *Helianthus Annuus*) ont aussi la même propriété. Le topinambour (ainsi nommé d'après les Tapinambois, habitants d'une partie du Brésil), qu'on vent servir aux animaux, doit être cultivé loin des endroits malsains ; ceux qui veulent s'en servir comme désinfectants peuvent le faire avec profit. Le comité d'hygiène public de Paris a repoussé l'emploi de ces agents chimiques, préférant les végétaux pour transformer et absorber les cadavres décomposés. Dans les endroits où des corps en décomposition seraient une nuisance publique, il conviendrait de cultiver cette plante. Le topinambour pourrait être aussi utile dans le voisinage des puits.

L'homme doit être reconnu tant au Créateur de tout ce qu'il a fait pour lui. Parmi les mille et une petite chose utiles

à l'homme, et pour lesquelles il ne doit pas oublier de remercier Dieu, nous remarquons le lin. Cette plante qui sert à la confection de tant de choses dont l'homme a besoin, et qu'on cultive de temps immémorial, appartient à la classe cinquième (*pentandrie*) et à l'ordre des *pentagynies*.

De nos jours, on a trop l'habitude de courir aux comptoirs des négociants; pour bien des choses on pourrait s'en dispenser avec profit. Pour quoi acheter une essuie-main, une serviette, quand on peut faire ces petites choses à la maison, et certes beaucoup meilleures qu'on pourra jamais en acheter dans nos établissements de commerce?—Les meilleurs draps de lit sont faits de lin. On en voit encore beaucoup au nord de la Baie-des-Chaleurs et parmi les Acadiens de la Baie-Sto-Marie, dans la Nouvelle-Ecosse. On y cultive le lin avec lequel on fabrique une foule de choses indispensables dans le ménage.

Tout cultivateur devrait avoir un coin de terre marquée pour la culture du lin. Ce coin de terre ne serait-il que d'un tiers d'arpent, il aurait son importance dans la famille si on le cultivait bien.

+

Les paroles qu'on lit sous l'entête de la *Gazette des Campagnes*—"Si la guerre est la dernière raison des peuples, l'agriculture doit en être la première"—sont bien l'essence d'une théorie dont l'expérience des siècles a prouvé la justesse.

La vocation des agriculteurs est belle et noble: c'est celle des grands peuples, celle qui mène les royaumes à la fortune et leur donne l'indépendance.

L'histoire nous fournit des preuves irrécusables de cette vérité. La France qui est si riche est au nombre des pays qui doivent leur prospérité à l'agriculture. Dans une circonstance mémorable, au milieu du onzième siècle, en 1057 je crois, les Lombards furent repoussés avec perte; Chateaubriand attribue le succès de leurs adversaires à la prospérité de l'agriculture en France. St. Benoît avait donné l'exemple, et bientôt de grands Seigneurs ne craignirent pas de l'imiter dans son louable apostolat. Les marais devinrent des terres fertiles; la pauvreté fit place à l'aisance: l'ère de la richesse et de la grandeur venait d'être inauguré grâce au patriotisme d'un bon et simple religieux.

Je pourrais nommer bien des paroisses en Canada où l'exemple du clergé a produit une réaction étonnante. Je connais dans le diocèse de Rimouski, bien des prêtres défricheurs: ces hommes ont droit à l'estime et à la vénération de leurs concitoyens; leurs concitoyens leur doivent le commencement de leur prospérité.

Ces prêtres défricheurs ont fait comprendre à leurs paroissiens la vérité de ces autres paroles qu'on lit sous l'entête de la *Gazette des Campagnes*—"Emparons nous du sol, si nous voulons conserver notre nationalité."

Ces bonnes et courageuses gens commencent à jurer de la vie, car, comme disait Fénelon: "la terre cette bonne mère, multiplie ses dons selon le nombre de ses enfants qui méritent tous ses fruits par leur travail."

Courage patriotes! Cultivez le sol fécond que vous ont légué les premiers pionniers de la Nouvelle France; il passera aussi à vos enfants: l'activité agricole est de celles qui méritent de survivre de père en fils.

Jos.-A. A. Cullen.

Les vers blancs et le sel.

On a dit que l'emploi du sel pouvait amener la destruction des vers blancs, ce qui n'est pas encore bien démontré.

M. Gaud s'est livré à quelques expériences. Il a arrosé des terres avec de l'eau salée, et il a constaté: 1o que les terres arrosées avec de l'eau salée ont plus souffert de la sécheresse que celles arrosées avec de l'eau ordinaire: 2o que l'eau salée dans la proportion de 12 oz. de sel pour deux gallons d'eau était d'une innocuité parfaite sur toutes les plantes, employée à raison de 2000 gallons par arpent, mais qu'il fallait autant que possible arroser la terre avant la germination des graines, parce que l'eau salée

retarde la végétation, sans leur nuire autrement, lorsqu'on mouille les feuilles des plantes.

[Nous croyons que dans cette province il vaudrait mieux répandre le sel sur les dernières neiges à raison de deux ou trois minots par arpent, dans les endroits que l'on destine aux légumes.]

Plongé dans ce liquide, le ver blanc meurt au bout de 48 heures, il vit plusieurs mois dans l'eau naturelle.

Des plantes ont été mises en vases, un ver blanc a été introduit dans chaque vase à 10 pouces de profondeur, l'arrosage a eu lieu avec de l'eau à 2 degrés du pèse-sel, le soir tous les vers étaient descendus au fond du vase et ne l'ont quitté que 48 heures après, ils ont attaqué de bas en haut les racines et sont redescendus au fond du vase, après avoir mangé ce qui leur était nécessaire. Ces plantes ont été renouvelées, et plusieurs ont été attaquées au collet par le ver blanc, qui avait la tête hors de terre; les vers des quatre autres vases ont été trouvés morts et roulés près de la racine des plantes à peu près au milieu de la hauteur. On peut donc conclure que, poussé par la faim, le ver blanc cherche sa nourriture, malgré le milieu salé dans lequel on l'a enfermé; en pleine terre le sel est plus inoffensif.

Des fraisiers, les salades, des choux, des artichauts des luzernes ont été arrosés avec la même eau à 2 degrés pendant près de 10 jours, les plantes n'ont pas été attaquées, mais la luzerne voisine de celle arrosée au sel était bien plus mangée que celle se trouvant à distance; il s'est d'ailleurs produit le même phénomène que dans les vases; le ver blanc, à fleur de terre, attaquait le collet des plantes. Les légumineuses du jardin sont restées intactes, pendant quelques jours, mais les arbres voisins ainsi que les planches ont été plus fortement attaquées; les vers blancs qui ont pu remonter à la surface de de la terre salée, ont mangé les légumes au collet, en tenant la tête hors du sol.

Habituellement le ver blanc s'enfonce tous les soirs plus ou moins dans la terre et il ne remonte que le lendemain, 3 à 4 heures après le lever du soleil; il n'agit pas de même, lorsqu'il a passé quelques jours dans la terre salée; il brave dans ce cas le danger et reste très près du sol; il en résulte des combats très-vifs entre le ver blanc et la *courturière* qui en fait un bon repas: c'est un coléoptère vert changeant dont le corps est ovale et la surface cannelée, dos barré, qui répand une fort mauvaise odeur quand on le touche. On le rencontre souvent dans les jardins, et il faut le plus possible chercher à le conserver, car il rend de grands services en se nourrissant que d'insectes.

Il est donc certain que le ver blanc n'aime pas le sel mais les moyens indiqués jusqu'à ce jour sont insuffisants, il s'agirait de savoir si on pourrait, sans danger pour les plantes, faire deux ou trois arrosages d'eau salée, à des intervalles plus ou moins

longs ; il est bien facile d'essayer, le résultat serait ainsi beaucoup plus certain.

Il serait peut-être avantageux d'arroser les terres avec de l'eau salée un peu avant le moment de la ponte, les femelles des hannetons ne s'arrêteraient probablement pas dans cette terre, et il pourrait se faire que, dans le cas où elles y déposeraient leurs œufs, l'éclosion fût contrariée ou que les larves fussent détruites à leur naissance par suite de la présence du sel. L'absence des vers blancs dans les prés salés démontre clairement que le sel est un ennemi de ces insectes.

Nous ne saurions donc trop engager les habitants des campagnes à faire quelques expériences sérieuses ; ils n'auront à perdre ni leur temps ni leur argent. — *Revue d'Economie rurale.*

L'excès de nourriture chez les animaux.

Nous trouvons dans *Maître Jacques* quelques observations fort judicieuses sur la façon dont les animaux sont nourris et soignés dans les campagnes. Voici comment s'exprime cette feuille :

“ Vous reconnaissez tous, en effet, la nécessité d'animaux dans une ferme. A l'exemple de Jacques Bijault, vous dites qu'une ferme sans bétail est une cloche sans battant ; mais cela ne vous empêche pas quelquefois de négliger, de soigner ce bétail convenablement. Et tenez... je veux vous trouver un défaut, sans qu'il soit besoin d'aller bien loin.

“ Lorsqu'il m'arrive d'entrer dans vos écuries, je vois souvent des chevaux dont le ratelier est rempli de foin. Ce premier foin mangé, j'en vois mettre d'autre ; vous bourrez le ratelier : c'est si facile de monter au grenier et de jeter de la pâture aux animaux ! Vous croyez agir en bons maîtres, eh bien, moi, je vous dis que vous tuez vos chevaux ; oui vous les tuez, et comment cela ? Je vais vous en donner l'explication. Vous croyez peut-être que cette énorme quantité de foin s'en va, passant par l'estomac et les intestins, ce que vous appelez les boyaux, pour être rejetée, en forme de crotins, à la manière d'une lettre se rendant promptement à destination, après qu'elle a été mise dans la boîte ? Il n'en est pas ainsi. L'estomac d'un cheval est très petit : c'est à peine s'il peut contenir 16 à 18 livres de liquide ; aussi chasse-t-il bien vite aux intestins tout ce qu'il ne peut garder. C'est déjà, par conséquent, un travail de géant que vous lui imposez en le bourrant continuellement de nouvelle matière ; et ce travail est d'autant plus grand qu'il faut en même temps que ce pauvre ouvrier prépare à sa façon chaque parcelle alimentaire avant de l'envoyer plus loin. Voilà donc l'estomac tendu, gonflé outre mesure, travaillant sans cesse à se débarrasser de son contenu ! Mais ce n'est pas tout. Il n'est séparé des poumons, c'est-à-dire des organes chargés de respirer, que par une mince cloison ; de sorte que, lorsqu'il est ainsi gonflé, il presse de tout son poids sur ceux-

ci, il les gêne et nuit, par conséquent, à l'entrée de l'air dans la poitrine.

“ Mettez donc au travail, immédiatement après le repas, un cheval qui a mangé à l'excès ; je vous demande s'il est à son aise. Et si vous l'obligez à de violents efforts, les poumons ne peuvent plus suffire. Gênés qu'ils sont par la présence de cet hôte incommodé, ils se débattent contre la résistance qu'ils ont à vaincre mais inutilement, il faut qu'ils cèdent et..... crac..... vous avez rendu votre cheval *poussif* ! Bienheureux êtes vous encore si votre vicieuse pratique n'entraîne pas une mort subite.

La mort est un fait plus rare en raison de la présence des intestins, qui sont pour l'estomac une décharge dix ou douze fois plus grande que lui, et dont il a hâte de profiter en pareille circonstance ; mais ces intestins, gonflés à leur tour nuisent considérablement aussi au jeu de la respiration. Regardez en effet un cheval qui a le ventre gros, descendu, ce qu'on appelle un ventre de vache, et vous comprenez combien ce poids énorme met obstacle à l'élévation des côtes, au moment où l'air entre dans la poitrine.

“ Peut-être supposez-vous qu'une telle abondance de nourriture profite à l'animal en raison de la masse qu'elle représente ? Détrompez-vous : l'estomac et les intestins, ne pouvant suffire, en pareil cas, au travail qui leur est imposé, renvoient une portion de la nourriture sans que celle-ci ait eu le temps de céder au corps, en passant, ce qu'elle contenait d'utile ; elle est mal digérée, et l'effet qu'elle produit n'est pas en raison de la masse énorme qu'elle représente.

“ Tout à l'heure je vous disais qu'une semblable manière de faire pouvait donner naissance à la pousee. Or vous savez aussi bien que moi, qu'un cheval poussif est comme un vaisseau sans pilote : celui-ci échoue avant d'arriver au port, et le cheval poussif est un cheval perdu à un âge où, sans défaut il eut pu rendre des services. J'avais donc raison de dire que, toutes les fois que vous lui donniez de la nourriture à l'excès, sans aucune précaution, vous lui donniez la mort — *Revue d'économie rurale.*

Conservation des outils de la ferme.

Le cultivateur ne doit jamais perdre de vue que cinq centimes font un sou, et que entre l'économie et l'avarice la différence est grande. Il doit chercher à utiliser les petites choses qui se perdent, car celles-ci le conduisent sûrement au bonheur et à la richesse. En effet, une poignée de paille donne deux poignées de fumier, qui donnent une poignée de grain, comme le dit un agronome célèbre. Aucun des déchets de l'exploitation ne sera donc laissé sans application, depuis les infimes paillettes du battage des grains jusqu'aux moindres déjections animales.

Si d'un côté il ne doit rien laisser se perdre, il doit de l'autre vouer tous ses soins à ce qu'il possède. Sous ce dernier rapport il existe encore beaucoup d'abus. C'est ainsi que les harnais sont généralement pendus dans l'écurie, derrière les animaux auxquels ils doivent servir. Il en résulte que les émanations des écuries et de leurs habitations se condensent sur eux, et corrodent le cuir dont ils sont recouverts. D'où il résulte des crevasses, et une rugosité hâtant la décomposition des matériaux dont ils sont confectionnés. Il y aura donc profit à déposer tous les objets de harnachement en cuir dans un local spécial, ni trop sec, ni trop humide; ensuite de graisser, une ou deux fois par an, les harnais avec de l'huile de poisson. Les objets en filasse seront conservés dans le même local, mais pendus au plafond et non contre le mur.

Les instruments, outils engins sont ordinairement mal conservés et un peu soignés. On les laisse le plus souvent dans les cours, exposés à l'air libre, à toutes les intempéries des saisons. Un cultivateur soigneux les entrera sous un hangar et leur donnera tous les soins de propreté et d'entretien qu'ils réclament. S'il est prudent de se garder d'acheter des instruments enduits de couleurs, parce que celles-ci dissimulent sous des dehors fallacieux des défauts, tels que nœuds vicieux, aubier, etc., il ne faut pas négliger de les faire peindre soi-même ou enduire d'une substance conservatrice. Pas n'est besoin pour cela de grands frais. En effet, il suffit de se servir d'huile cuite de lin, à laquelle on ajoute un siccatif, le plus souvent de la litharge. On fera donc laver à grande eau tous les instruments de culture chaque fois qu'on n'en aura plus besoin. Ensuite pendant la saison morte, on les fera imbiber d'huile préparée comme nous venons de le dire. On ne se bornera pas seulement au bois, on enduira aussi le fer, afin de le prémunir contre la rouille. Chaque fois aussi qu'on s'en apercevra, on fera faire les réparations nécessaires. Qu'on se souvienne, avec le bonhomme Richard, que faute d'un clou un cavalier fut perdu.

On n'est pas toujours non plus à l'abri de reproche, sous ce dernier rapport, et c'est souvent à cela qu'il faut attribuer le besoin de faire de fortes réparations à des machines n'ayant que peu service. Nous ne prendrons pour exemple que les machines à battre. C'est ainsi qu'il arrive parfois que ces machines ne restent pas d'aplomb. Les coussinots des batteurs et des mouvements s'usent alors inégalement, et de fil en aiguille, le tout se détraque. Au commencement, il aurait suffi d'une cheville, et avec cette petite précaution on aurait prévenue la mise hors de service de la machine, ainsi que l'augmentation de résistances à vaincre par les moteurs qui en résultent. On voit que ce n'est pas en vain que nous appelons l'attention sur ce sujet et nous le répétons : les soins dans les petites choses dispensent d'ordinaire de pourvoir à de plus grandes.

Comment conserver les pâturages en bonne condition.

Il est très facile de rendre les terres tout à fait improductives, en ne leur rendant d'aucune manière, ce qu'on leur ôte par la culture ou autrement. Comme par exemple, de les pâturer avec des vaches, que, la nuit, on fait coucher dans une cour. Les bêtes à cornes, et les moutons, qui, au contraire, restent continuellement sur la terre, rendent en fumier à la terre, plus que l'équivalent de ce qu'ils lui enlèvent, et l'améliorent. Dans un endroit où le sable peut remédier à quelque ingrédient manquant à la terre, on peut rendre à celle-ci sa fertilité en répandant environ 1½ minot par arpent.

Il y a des fermes qui sont tenues dans un état permanent de pâturage, seulement par le plâtre. Quelques uns de ces pâturages peuvent souffrir un animal de deux à trois ans par arpent.

D'autres terrains demandent la chaux. Or, la chaux favorise la production du trèfle, et l'on sait que cette plante, par l'absorption forte et constante qu'elle fait de toutes espèces de matière qui se trouvent dans l'atmosphère, dans le sous-sol, améliorent considérablement le terrain où il croit.

En quelques autres endroits, on amende le sol au moyen de la cendre.

Cet ingrédient acheté à bon marché, maintiendrait des pâturages pendant plusieurs années, payera les dépenses qu'il faudra faire pour se le procurer et l'appliquer à la terre, et laissera de plus un profit.

Conservation du miel.

Le miel d'été ou d'automne n'est pas si propre à être conservé que celui du printemps, parce qu'il s'épaissit plus vite.

Le miel exposé à l'air s'altère promptement : il s'aigrit et devient presque liquide. Il faut donc avoir soin de le mettre dans les vases de verre ou de terre bien vernissés ; si quelques corps étrangers se trouvent à la surface, il faut l'extraire et ne jamais ajouter du nouveau miel sur du vieux, car l'un fait gâter l'autre ; Il vaut infiniment mieux diviser le miel en plusieurs parties que de le couler dans un grand pot que l'on ne peut ouvrir sans causer une légère altération à la surface. Il faut le recouvrir d'une feuille de papier imbibée d'eau-de-vie, et ensuite d'une seconde feuille de papier sec ou huilé qu'on lie autour du bord du vase afin de le préserver du contact de l'air. Ainsi préparé, le miel peut se conserver très-longtemps, pourvu qu'on ait soin de le mettre dans un lieu sec et frais.

Quelques personnes se bornent à le recouvrir d'un simple couvercle de terre ; c'est par cette raison qu'on trouve souvent du miel à moitié liquéfié, légèrement aigrelet, et dénué de ce parfum qui en fait le charme.

Le fumier dans les pâturages.

Généralement, les excréments des animaux qui sont dans les parcs restent là où ils tombent. Ils ne fertilisent qu'un petit espace de terrain ; et bien souvent, il y en a une telle épaisseur que les animaux ne touchent pas à l'herbe qui y pousse. On pourrait cependant mieux utiliser ce fumier si on voulait. Il y a des fermiers qui prennent la peine d'émotter ces excréments et de les étendre sur la surface du champ.

C'est certainement un moyen de tirer le plus d'avantage de ce fumier dont autrement une grande partie est perdue. Les cultivateurs qui ont cette pratique se servent de petits maillets munis d'un manche à l'aide desquels ils émottent le fumier et l'éten- dent sur le terrain.

Comment on doit fumer les arbres fruitiers.

On s'imagine généralement qu'il suffit de planter un arbre pour obtenir des fruits en abondance : c'est là une erreur considérable ; les arbres sont comme toutes les plantes, ils demandent des soins de tout genre, ou bien ils donnent d'assez mauvais résultats, après leur plantation. Les arbres doivent être de temps en temps convenablement fumés et toujours habilement taillés. Nous n'avons pas à nous occuper aujourd'hui de la taille, mais nous croyons utile de donner quelques détails relatifs à la fumure des arbres.

Il est absolument indispensable de fumer les arbres fruitiers qui se trouvent dans un terrain sec et peu fourni en principes nutritifs ; malheureusement les engrais sont le plus souvent rares dans la ferme, et le cultivateur se soucie peu de s'en servir pour fumer les arbres qui selon lui, peuvent prospérer sans cela ; et cependant les hommes intelligents savent tous que l'engrais bien appliqué aux arbres fait produire des fruits plus beaux et plus savoureux.

L'engrais liquide est sans contredit celui qui convient le mieux pour la fumure des arbres, car il contribue au développement de la végétation et il facilite la maturité du fruit. Un arbre planté dans le meilleur terrain souffrirait s'il n'avait pas à sa disposition la quantité d'eau nécessaire pour dissoudre et rendre assimilables les divers éléments de nutrition qui se trouvent dans le sol, c'est donc à l'engrais liquide qu'il faut donner la préférence : mais il y aurait des inconvénients à se servir du purin ordinaire provenant de l'urine des animaux, car ce purin contenant une très grande quantité d'ammoniaque pourrait être trop énergique et porter préjudice à l'arbre ; il faut prendre de la bouse de vache délayée dans de l'eau ; on creuse autour de l'arbre un petit fossé d'une profondeur de $\frac{1}{2}$ pouce environ et d'un diamètre de 3 à 6 pieds, suivant la grosseur de l'arbre ; les racines doivent rester en-

core couvertes d'une couche de terre de $1\frac{1}{2}$ pouce environ ; la partie découverte est alors arrosée avec un ou deux seaux d'engrais liquide ; cet engrais liquide pénètre dans le sol avec des principes nutritifs qu'il tient en dissolution ; les matières solides resteront à la surface ; on verse ensuite huit à dix seaux d'eau pour faire descendre les éléments nutritifs jusqu'aux racines les plus profondes ; on laisse sécher et on recouvre le toit. Cette fumure est surtout nécessaire aux arbres au mois d'avril pour la production des fleurs et au mois de septembre pour la production des branches à fruit. Au mois de mai les arbres ont besoin non-seulement d'engrais, mais encore d'humidité pour résister aux chaleurs de l'été pendant lesquelles il serait peut-être imprudent de les arroser ; si c'était cependant nécessaire, il faudrait le faire après la pluie, lorsque la terre est déjà un peu fraîche.—*Revue d'Economie rurale.*

L. DE VAUGELAS.

La greffe des vieux arbres à fruits.

Un horticulteur conseille de ne jamais arracher les vieux arbres à fruits qui ne produisent plus, dans le cas bien entendu, où les racines sont saines ; il faut alors couper dans la terre les troncs au niveau du collet des racines et poser en fente ou en couronne deux, trois quatre greffes des variétés que l'on préfère. Ce système peut être avantagusement appliqué aux pommiers ou cerisiers devenus stériles.

Lorsque les greffes ont été placées de la manière indiquée ci-dessus, il faut avoir soin de couvrir les plaies des troncs avec la cire à greffer ou de la terre grasse ; on rehausse ensuite les greffes avec de la terre en ne laissant hors de terre qu'un ou deux yeux.

Nous ne saurions trop engager les propriétaires de verger à se livrer à quelques expériences sur ce mode de greffer, car ce serait magnifique de rajeunir les vieux arbres. Si l'on pouvait en faire autant pour l'homme ! que de greffes on placerait !

Inconvénient du voisinage des poules pour les chevaux.

Nous voulons parler ici des inconvénients assez graves de placer les petits poulaillers dans les écuries, comme cela se pratique assez généralement dans les petites habitations rurales. Il résulte des observations de messieurs Demilly de Rheims et George de Sainte-Monehould, que des démangeaisons analogues à celles produites par la gale, se remarquaient assez communément sur les chevaux logés à proximité des poulaillers. La cause de ces démangeaisons rebelles à tous les traitements a été détruite par la suppression des poulaillers. Ces démangeaisons étant occasionnées et entretenues par

la tique, très petit insecte rougeâtre qui se développe avec la fièvre des poules en fermentation.

Soins à donner aux jeunes taureaux.

Un jeune taureau que l'on destine à l'amélioration d'un troupeau, doit recevoir, pendant au moins quatre mois, et tous les jours une certaine quantité de lait doux, avec du pain de lin. Sa nourriture doit être réglée de manière à le tenir en bon état de santé, sans cependant viser à ce qu'il soit à l'état de graisse absolue tel qu'on en voit que trop souvent à nos exhibitions. Du pain de lin avec du foin un bon pâturage, leur donnant de temps à autre des légumineuses, sont ce qui leur convient le mieux.

Pendant la première année, afin de l'habituer à le mener partout, un jeune taureau doit être conduit à la bride, de temps à autre. A moins de circonstances particulières un jeune taureau ne doit pas pâturer avec les vaches ; mais lorsqu'il est nécessaire de le tenir enfermé à l'écurie, on doit lui donner de l'exercice au dehors, et plusieurs fois dans la journée. Pour le jeune taureau que l'on garde constamment à l'étable, il est nécessaire de lui rogner de temps à autre les ongles du sabot, afin qu'il n'éprouve aucune difficulté dans la marche.

Les taureaux qui sont constamment à l'écurie peuvent devenir vicieux ; mais cela dépend beaucoup de celui qui en a le soin. Si celui-ci le maltraite, ou craint de s'approcher du jeune animal, il importe d'en confier aussitôt le soin à d'autres. Toutes ces précautions sont absolument nécessaires. A leur défaut combien de cultivateurs ont été obligés de se défaire de jeunes taureaux d'une grande valeur, uniquement parcequ'ils ne pouvaient plus les maîtriser et qu'il était dangereux de les garder à l'étable ou au pâturage.

Des accidents assez sérieux arrivent pour n'avoir pas donné aux jeunes taureaux toute l'attention convenable, en en confiant la garde à des jeunes gens qui prennent du plaisir à les agacer, même à les torturer.

Age du mouton.

L'appareil dentaire du mouton est semblable à celui du bœuf : seulement les incisives sont dépourvues du collet, et ont les petites cavités de la surface de frottement plus creuses.

L'agneau naît quelquefois avec toutes ses incisives ; parfois les coins manquent et ne font leur éruption que douze ou quinze jours après la naissance. Le rasement des dents caduques s'opère pendant la première année.

A un an, éruption des pinces de remplacement.

A deux ans, éruption des premières mitoyennes. L'agneau prend alors le nom d'antenois.

A trois ans, sortie des coins. On dit alors que l'animal est au rond. Vers l'âge de quatre ans, il se

forme entre les deux pinces, une échancrure que l'on nomme queue d'aronde ou d'hirondelle.

A quatre ans, éruption des deuxième mitoyennes.

A cinq ans, rasement des pinces et des premières mitoyennes.

A six ans, rasement des deuxième mitoyennes.

A sept ans, rasement des coins. Passé cette âge, il n'est pas rare de voir les dents incisives tomber.

L'âge de la chèvre se reconnaît de la même manière.

Le sel pour l'alimentation du bétail.

Le sel est appelé à jouer un grand rôle dans l'agriculture comme engrais, et il peut en jouer un non moins utile dans l'alimentation du bétail. Nous savons tous que le sel employé comme condiment dans les aliments cuits distribués aux animaux à l'engrais a une action directe sur l'appareil digestif ; il facilite la digestion, augmente l'appétit, favorise l'assimilation et abrège le temps de l'engraissement : bénéfique pour l'éleveur, bénéfique pour le consommateur. Chez les vaches laitières soumises à ce régime, la sécrétion lactée est bien plus développée que chez les autres soumises à un régime différent.

Avec l'adjonction du sel on peut faire consommer au bétail des fourrages avariés par l'humidité, comme on n'en récolte que trop souvent ; sans ce condiment, que de fourrages perdus, ou bons tout au plus à faire de mauvaises litières !

Pronostic du temps par les bêtes.

Chauve-souris.—Quand on nous voit en grand nombre et volant plus qu'à l'ordinaire, nous annonçons un jour chaud et serein. Quand nous sommes clair-semées vers la nuit, et le petit nombre d'entre nous qui s'abattent en l'air entrent par les fenêtres ouvertes en jetant de petits cris, c'est du mauvais temps pour le lendemain.

Chouette.—Les cris que je pousse par le mauvais temps annoncent le beau.

Corbeau.—Je suis de l'avis de la chouette quand on m'entend croasser de bon matin.

Canards et oies.—Quand nous volons ça et là et que nous plongeons en criant, c'est que la bienheureuse pluie ou quelque réjouissant orage va enfin varier pour nous la monotonie d'un ciel sans eau.

Abeilles.—Quand nos moissonneuses sont sédentaires ou qu'elles reviennent de bonne heure des champs, sans avoir leur charge de pollen, le temps n'est pas sûr. Il y a de la pluie dans l'air.

Pigeons.—Nous rentrons tard quand il n'y a pas de beau temps à espérer pour le lendemain. Ne faut-il pas profiter de la soirée et nous donner un peu de plaisir ? On a bien le temps de rentrer au colombier.

Moineaux.—Nous sommes naturellement criards, mais nous redoublons le soir, quand le ciel menace de la pluie, que le baromètre descend.

Coqs et poules.—Qu'aviez-vous donc à vous rouler ainsi dans la poussière ! cela n'est pas propre. — Nous secouons ainsi les pucés, qui nous piquent en signe de pluie prochaine. — Alors reprend le coq, s'il en est ainsi, il faudra que je sonne de ma trompette quand le soleil sera couché, pour prévenir les camarades de ce qui nous attend demain.

Hirondelles.—Volons bas, plus bas, nous ne prendrons pas un moucheron à la volée. Le temps se gâte, tout en s'ébouillant.

Bœufs, dindons, tout bétail qui fait troupe.—Serrons nous les uns contre les autres, nous serons moins tourmentés par le vent qui se lève.

Moutons.—Broutons ferme, la pluie n'est pas loin !

Chœur de grenouilles.—Chantons ! voici venir la bienheureuse pluie, un déluge. !.. Brrrr ! couac ! couac ! coaqu !

Chœur de crapauds.—Sortons de nos trous et promenons-nous dans le potager. Pendant le mauvais temps les jardiniers ne promèneront pas ici leurs sabots.

Les vers de terre.—Mettons tous le nez à la fenêtre : il y aura de l'eau. Hardi à la montée !

La taupe.—Dru, dru, travaillons, secouons la terre : les vers remontent à la surface ; il y a de quoi souper. (Et les monticules de grossir à vue d'œil,

Mouches.—Plus d'eau nulle part, plus de rosée sur les plantes, un air de feu quand le pain cuit. Où se désaltérer en attendant la pluie qui tarde ? L'homme seul est encore humide : buvons sa sueur. Sus à la peau humide.

Mais l'homme regimbe ! il tue plus d'une mouche à ce jeu là. Tant pis ! mieux vaut mourir que d'avoir soif !

Causes des maladies de l'espèce bovine.

Les causes prédisposantes des maladies du gros bétail consistent principalement dans l'excès du travail qu'on leur impose, dans la mauvaise qualité des aliments, dans l'exposition trop prolongée à un air humide, et trop chaud, ou bien à un air froid et également humide, ou encore dans l'action d'un air froid sur l'animal en sueur.

Outre ces causes, il en est d'immédiates, telles que l'infection par un virus, transmettant une maladie contagieuse, telle que le charbon.

Lorsqu'un bœuf a les yeux mornes et tristes, et qu'il est dégoûté de ses aliments, c'est un signe de l'invasion de quelque maladie. Il est bon alors d'étudier l'état des divers organes de l'animal. On examine la bouche, le ventre, la poitrine, la nature des excréments, des urines, et enfin tout ce qui peut

mettre sur la voie de l'affection dont l'animal est attaqué.

Lorsqu'on présume que le dégoût et la langueur viennent d'un excès de fatigue, ou que la langueur qui accompagne le dégoût provient de ce que la bête a souffert du froid et de la grande chaleur, on peut essayer de lui donner, matin et soir, une buvée composée de deux poignées de farine délayée dans trois pintes d'eau, et pour nourriture (un picotin environ une terrinée) de son humecté, mêlé d'une poignée d'avoine, et de l'herbe pour fourrage.

On prévient très-souvent les maladies en purgeant les bœufs deux ou trois fois dans l'année, et en choisissant pour cela le temps où ils travaillent le moins. On les prépare à la purgation par la diète des boissons délayantes.

Voici un excellent purgatif pour l'espèce bovine : séné, 2 onces ; sel de médecine, 4 onces ; eau bouillante, une pinte. Faites infuser le séné dans l'eau bouillante, coulez à travers un linge, et faites prendre ce breuvage tiède en une seule fois.

On peut remplacer, si on le veut, le sel de médecine par le sel de Glauber. Si cette dose n'a pas l'effet désiré, on peut la répéter au bout de quelques heures.

Engraissement des porcs.

La propreté est une condition essentielle pour la conservation en état de santé des animaux. Le porc lui-même, contrairement au préjugé généralement admis aime la propreté. Olivier de Serres disait déjà de son temps, qu'il n'est pas possible que l'on puisse nourrir profitablement des cochons sans les coucher à sec, sur litière nette. Voici une expérience de M. Teunel, agronome, publié dans un journal d'agriculture, et qu'il a tentée à l'effet de déterminer l'influence qu'exerce la propreté quant à l'entretien des cochons dans un état de propreté constant. Six porcs d'un poids égal reçurent les mêmes aliments pendant sept semaines. Trois de ces animaux furent étrillés et brossés tous les jours, tandis que les autres furent abandonnés à eux-mêmes. Quoique les premiers aient consommé 162 pintes en poids de moins que les autres, ils pesèrent en moyenne trente livres de plus par tête.

Un moyen d'augmenter la propension à l'engraissement des porcs est l'emploi d'os en poudre, très-faible quantité. On peut en donner une once à chaque cochon par repas. Cette substance est mélangée à la ration, et dès que les cochons y sont habitués, ils l'acceptent volontiers.

Choses et autres.

— Lorsque les feuilles des oignons se dessèchent il est convenable de les arracher, et quand ils sont bien secs, on les ramasse dans les greniers.

Il est important de ne pas les mouirrir ; sans cette précaution ils pourrissent promptement. Pour bien conserver les

oignons, il faut les visiter, les changer doucement de place, afin de les empêcher de pousser; on doit aussi enlever avec soin tous ceux qui se gâtent.

— L'industrie laitière aux Etats-Unis représente un capital de \$250,000,000. Elle comprend 15,000,000 de vaches et 60,000,000 d'acres de pâturages leur fournissent la nourriture. On consume pour l'industrie annuellement environ 30,000,000 tonnes de foin à peu près autant de farine d'avoine, 2,000,000, minots de son et 30,000,000 minots de blé d'inde sans compter la graine des brasseries, les feuilles de chou et autres déchets dont les vaches consomment une très grande quantité. Ceci comprend la nourriture de plus d'un million de chevaux que l'on emploie pour l'industrie laitière. La nourriture des vaches et des chevaux coûte \$45,000,000. On emploie 750,000 hommes qui reçoivent en moyenne \$20 par mois.—*Du Canadien.*

Moyen de régénérer les arbres.—Voici ce qui a été employé avec succès: on prend une livre de colle forte que l'on fait fondre dans l'eau chaude à laquelle on ajoute 40 pintes d'eau froide. On aueublit alors la terre autour de l'arbre, on forme une espèce de envéla autour du pied dans laquelle on verse 5 à 6 pintes de cette préparation. Le bon effet ne tarde pas à se faire sentir. Il ne faut pas s'étonner de ce résultat, car la colle forte constitue un engrais puissant composé de matières animales assez fortement azotées qui sont immédiatement assimilables par les racines de l'arbre; d'un autre côté, la colle forte atteint toujours les insectes qui parfois font tant de mal.

— Un peu de limaille de fer dans un pot de fleurs conserve à l'eau sa limpidité et aux fleurs, leur fraîcheur. On attribue ce résultat à la combinaison du soufre des plantes avec le fer.

Avis aux amateurs de chasse.—L'automne étant la saison où un grand nombre de personnes font la chasse, nous ne saurions trop recommander aux chasseurs de ne point conserver la mauvaise habitude de charger le fusil chez eux, de ne point poser les cartouches sur les cheminées avant d'introduire la charge dans le canon, de n'amorcer qu'en dernier lieu, de ne pas verser la poudre le cigare ou sans se donner la peine de désarmer, d'avoir le soin d'une mesure qui s'isole autant que possible de la poire, de tenir la tête droite en chargeant, de saisir la baguette avec le pouce et l'index, de ne jamais tourner le canon ni vers soi ni vers autrui, de ne tirer jamais à hauteur d'homme dans une haie, surtout dans le voisinage des maisons, d'abattre le chien sur la cheminée avant de franchir un fossé, de tenir le canon droit en sautant, et de garder de ne jamais traîner le fusil en le tenant par le canon, dans les broussailles.

— Tous les champs de patates, depuis Saint-Jean, N.-B., jusqu'à Black River, ont été envahis par la rouille. On n'avait jamais éprouvé un aussi grand dommage depuis 20 ans.

— L'industrie du tabac fournit de l'emploi à 30,000 personnes, dans la ville de New-York. Les Allemands, les Bohémiens et les Anglais figurent pour le plus grand nombre parmi les ouvriers en tabac.

Pour faire une bonne peinture pour les couvertures en bardeaux, que l'on puisse poser à froid et qui sèche vite, suivre la recette suivante: Un baril de goudron, dix livres d'asphalte, dix livres d'ardoise moulue; mélanger à l'aide de la chaleur et ajouter deux gallons d'huile morte.

La première exposition de fruits de la Colombie Anglaise vient d'avoir lieu. C'est un nouveau pas de fait dans la voie du progrès par la province. Il ne sera pas long maintenant avant que la Colombie nous envoie ses pêches, ses pommes et ses fruits de toutes sortes.

La soie à chaud est trempée dans l'acétate de plomb. Ce qui en augmente le poids, et les personnes qui mettent le bout de la soie dans leur bouche, pour enfiler leur aiguille, peuvent souffrir l'empoisonnement par le plomb.

L'on a constaté que l'on peut nourrir les chevaux avec de l'ensilage pendant qu'ils ne travaillent pas fort, comme durant l'hiver par exemple, 30 lbs d'ensilage par jour peuvent tenir le cheval en bonne condition.

D'après l'opinion de plusieurs personnes qui s'occupent de volailles, c'est l'élevage des canards qui paie le mieux. Cet élevage en Chine est porté à son plus haut degré de perfection. Les Chinois mangent le canard cru, bouilli, rôti et de mille autres façons. Ils s'inquiètent autant de la production

du canard, que nous, du rendement du blé et des autres moissons.—*Du Moniteur du Commerce.*

— Nous accusons réception du numéro Wimbledon, du *Dominion Illustrated*, ce numéro est exceptionnellement réussi. La photographie est parfaite, le groupe des concurrents heureux à Wimbledon est surtout très bien. Nous espérons que M. Desbarats enverra bientôt ses artistes en tournée dans la province de Québec.

Nos lecteurs peuvent s'abonner à ce journal en nous envoyant le prix d'abonnement \$4.—52 Numéros par An.—Un numéro par semaine.—Numéro exemplaire 10 cts.

RECETTES

L'avoine nouvelle donnée aux chevaux.

Le commerce agricole d'Amiens propose les deux moyens suivants, pour rendre salubre l'avoine nouvelle:

Les uns font mouiller l'avoine six heures avant de la donner, à raison de 10 pintes d'eau chaude par mauso de 25 pintes: l'eau qui s'échappe est tout à fait corrompue. D'autres font tremper les nouvelles avoines, durant six heures, dans une eau froide qu'on change deux fois. Ce système qui, au premier abord, semble compliqué, se pratique cependant d'une manière bien simple. Chaque jour la ration de tous les chevaux est mise dans un bac rempli d'eau et percé à sa partie inférieure d'un trou, lequel est lui-même bouché extérieurement et garni à l'intérieur d'un léger treillis. Après les quatre premières heures, on laisse écouter l'eau, on la renouvelle pour la laisser couler encore deux heures plus tard. Afin de conserver à l'avoine son principe tonique, il est prudent de ne pas le laisser trop longtemps dans le liquide; car s'il faut que l'écorce soit amolli, le noyau doit rester intact.

Secret pour augmenter la finesse de l'ouïe et guérir les cas de surdité.

Quand par négligence on a laissé accumuler et durcir une partie du cérumen au fond du conduit auditif, il produit une véritable surdité; c'est celle qui est l'objet de notre secret. Un médecin, pour avoir deviné cette cause dans plusieurs occasions, s'est acquis la réputation de guérir la surdité. Il choisit un moment où le soleil brille d'un vif éclat; il place l'oreille de manière que les rayons puissent pénétrer jusqu'au fond du conduit auditif, et il aperçoit la membrane du tympan, ou l'ondroit cérumen durci qui en détruit l'élasticité. Dans ce dernier cas, par des injections d'eau tiède, dans laquelle il jette quelques gouttes d'eau-de-vie, il détrempe et ramollit cette espèce de mastic, résineux et avec un cure-oreille il parvient à l'enlever.

Moyen pour attendrir en une heure les jambons les plus dures et les plus coriaces.

Essuyez votre jambon, enveloppez-le dans la terre qui ne soit ni sèche ni trop humide; de manière qu'il soit recouvert d'environ deux pieds de terre, au bout d'une heure, il sera tendre, sans avoir rien perdu de sa fermeté.

Procédé pour ôter le goût aux futailles.

Faites rougir des cailloux que vous jetez dedans et que vous remuez fortement. On répète cette opération suivant le besoin. Une solution de soude produit le même résultat.

Procédé pour ôter aux futailles le goût de moisi.

Il consiste à mettre deux livres de chaux vive dans 25 pintes d'eau que l'on bat dans le tonneau; il faut avoir soin de rincer et de mêcher avant d'y mettre du vin.

CANADA,
PROVINCE DE QUEBEC, } COUR SUPERIEURE.
District de Kamouraska }

No. 1250.

Le vingt-six août, mil huit cent quatre vingt-neuf.

PRESENT:

LE PROTONOTAIRE.

EDWIN JONES, écuyer, bourgeois, de la Cité de Québec.

Demandeur,

vs.

JOSEPH LEBEL, ci-devant de la ville de Fraserville, et actuellement dans les Etats-Unis d'Amérique.

Défendeur.

Il est ordonné au Défendeur de comparaitre dans les deux mois.

PELLETIER & PERRAULT.

P. C. S.

POULIOT-D'AMOUR-POULIOT,

Procès Dem.

29 août 1889.—2

PROVINCE DE QUEBEC, } COUR SUPÉRIEURE.
District de Rimouski. }

No. 1719.

LOUIS NAPOLEON DESROSIERS, marchand, de la paroisse de Notre-Dame de l'Assomption de McNider, dit District.

Demandeur,

vs.

JOHNNY ST-LAURENT, ci-devant cultivateur de la paroisse de Notre-Dame de l'Assomption de McNider, et actuellement de lieux inconnus,

Défendeur.

Il est ordonné au Défendeur de comparaitre dans les deux mois.

Rimouski, 7 août 1889.

LETENDRE & CHAMBERLAND,

P. C. S.

23 août 1889.—2

Ferme St-Gabriel

J. ISRAEL TARTE & FRERE

—)ooo(—

Cette exploitation agricole a obtenu, à la dernière exposition provinciale :

I. Un diplôme pour le meilleur troupeau de vaches canadiennes.

II. Le premier prix pour la meilleure vache laitière canadienne de quatre ans et plus.

III. Le premier prix pour la meilleure taure canadienne de trois ans.

IV. Le premier prix pour la meilleure génisse canadienne.

V. Le premier prix pour la meilleure génisse au dessus de six mois.

VI. Le premier prix pour le meilleur taureau canadien de trois ans.

VII. Le premier prix pour le meilleur taureau canadien de tout âge.

VIII. Le second prix dans la classe des taureaux Jersey pur sang, au-dessus de quatre ans.

IX. Le second prix dans la classe des taureaux canadiens d'un an.

SPECIALITÉ.—Elevage du bétail Canadien en vue de la production du beurre.

A vendre, en ce moment, un TAUREAU JERSEY, GENISSES et TAUREAU de l'an dernier, quelques VEaux du printemps mâles et femelles.

PROVINCE DE QUÉBEC, } COUR DE CIRCUIT.
District de Rimouski, }

No. 3187.

DIDIER OUELLET, marchand, de la ville de St Germain de Rimouski,

Demandeur,

vs.

FABIEN BOULET, ci-devant de la paroisse de St-Germain de Rimouski, cultivateur et maintenant de la ville de Salem, Massachusset, un des Etats-Unis D'Amérique.

et.

VICTOR LEPAGE, cultivateur de la paroisse de St-Germain de Rimouski;

Tiers-Saisi.

Il est ordonné au Défendeur de comparaitre dans les deux mois.

Rimouski, 7 août 1889.

LETENDRE & CHAMBERLAND,

G. C. C.

22 août 1889.—2

HARAS NATIONAL

BUREAU : 30, Rue St-Jacques, MONTREAL.

FERME : OUTREMONT, près Montréal.

CHEVAUX FRANÇAIS

TROISIÈME IMPORTATION

Normands, Percherons, Bretons.

Avis aux Sociétés d'agriculture, aux Cercles agricoles et aux cultivateurs.

Tout en continuant la vente des étalons, la Compagnie du Haras National est prête à en placer quelques-uns dans les comtés, sous la garde de ses serviteurs, les louant pour la saison.

Montréal, 1er avril 1889.

LOUIS BEAUBIEN, Président de la Compagnie.
R. AUZIAS TURENNE, Gérant.

18 Avril 1889.—24.

A VENDRE.

A LA

Ferme-modèle du Collège de Ste-Anne

A vendre à la ferme-modèle du Collège de Ste-Anne, à des prix réduits, des veaux Ayrshire pur sang et des cochons Berkshire.

Ecole d'agriculture de Ste-Anne.

CHEVAUX PERCHERONS, NORMANDS ET BRETONS,

BETAIL AYRSHIRE,

COCHONS BERKSHIRES ET CHESTER BLANC,

VOLAILLES PLYMOUTH ROCK

S'adresser à

M. LOUIS BEAUBIEN,

30, Rue St Jacques, MONTREAL

Terre à vendre.

Une bonne ferme, contenant douze arpents de front sur quarante de profondeur, dont cent arpents en culture, la balance boisée en partie de bois franc. La partie en culture est bien faite et clôturée sans épargne. Maison en bois ainsi que fournil et autres dépendances; grange, étable, etc., avec fondations en pierre: le tout est en parfaite condition et tout neuf. Cette propriété est située dans la paroisse de STE FRANCOISE, district de Kamouraska. Bonne occasion pour établir deux familles, Conditions faciles et titres parfaits.

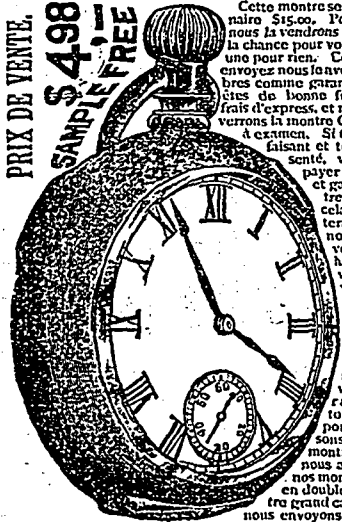
Le vendeur donnerait la terre à ferme à un prix fixe.

Pour informations, s'adresser, sur les lieux à B. DASTOUS, ou à P. FOURNIER, Ger., N. P., TROIS PISTOLES.

N. B.—L'acheteur pourra aussi se procurer les animaux de fermes nécessaires, si besoin il y a, ainsi que ménage, etc.

AGENTS DEMANDES PARTOUT

Cette montre se vend d'ordinaire \$15.00. Pour 60 jours nous la vendrons à \$4.98, avec la chance pour vous d'en avoir une pour rien. Coupez ceci et envoyez nous la avec 50c en timbres comme garantie que vous êtes de bonne foi, pour nos frais d'express, et nous vous enverrons la montre C. O. D. sujet à examen. Si tout est satisfaisant et tel que représenté, vous devrez payer la différence et garder la montre, autrement cela ne vous coûtera rien. Si vous nous en faites vendre 6, d'ici à 60 jours, nous vous en enverrons une gratis. Cette montre est importée d'un horloger en Suisse, Duber de 4 oz. face découverte, et garantie sous tous les rapports. Nous ne faisons rien sur cette montre, mais cela nous aide à vendre nos montres en or et en double, d'après notre grand catalogue que nous envoyons gratis. Envoyez votre ordre immédiatement. Cette annonce ne paraîtra peut-être plus. Adressez: A. C. ROEBUCK & Co., 57 & 59 Adelaide St. East, Toronto, Canada. Nous recommandons cette montre à tous ceux qui liront cette annonce. En ordonnant, mentionnez ce journal. Si vous désirez recevoir cette montre par la maille, il faudra envoyer le montant complet, car la marchandise ne peut pas être envoyée C. O. D. par la maille. Quand le montant complet de l'ordre est envoyé de suite, nous envoyons gratis une jolie chaîne en or double.



Envoyez votre ordre immédiatement. Cette annonce ne paraîtra peut-être plus. Adressez: A. C. ROEBUCK & Co., 57 & 59 Adelaide St. East, Toronto, Canada. Nous recommandons cette montre à tous ceux qui liront cette annonce. En ordonnant, mentionnez ce journal. Si vous désirez recevoir cette montre par la maille, il faudra envoyer le montant complet, car la marchandise ne peut pas être envoyée C. O. D. par la maille. Quand le montant complet de l'ordre est envoyé de suite, nous envoyons gratis une jolie chaîne en or double.

4 juillet 1889.—3m.

J. ELZEAR POULIOT, Avocat,

Commissaire des Cours du Nouveau-Brunswick.

Bureau: Maison Frenette, rue de la Cour, Fraserville, P. Q., Canada.

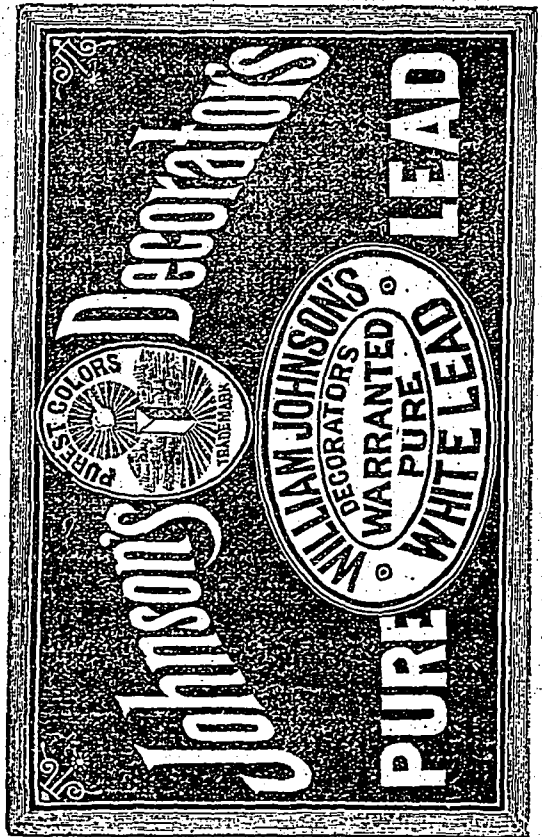
19 juillet 1888.

LES
Célèbres Lunettes
DE
B. Laurance



sont les meilleures pour soulager la vue, là où tous autres moyens ont été sans succès. Des certificats de toutes les célèbres autorités médicales du Canada peuvent être vus chez L. A. Paquet, marchand, à Ste Anne de la Pocatière où ces lunettes sont en vente.

1er juin 1888.



Assurez-vous que les peintures que vous achetez portent la marque ci-haut, si-non vous n'en serez nullement satisfait. Si votre fournisseur ne les a pas insistez pour qu'il se les procure.

The WILLIAM JOHNSON Co. MONTREAL ne manufacture que des peintures pures.

6 juin 1889.

Apprenti typographe demandé.

Un jeune homme actif et désireux d'apprendre la typographie, trouvera de l'emploi à l'atelier typographique de la Gazette des Campagnes. Pour conditions d'engagement s'adresser à

FIRMIN H. PROULX, à Ste-Anne de la Pocatière

CHEMIN DE FER INTERCOLONIAL

1889--Arrangement pour la saison d'été--1889.

Le et après lundi, 10 juin 1889, les trains de ce chemin partiront de la Station de Ste Anne (le dimanche excepté) comme suit:

Pour Lévis.....	24.10
Pour Lévis.....	10.25
Pour la Rivière-du-Loup, Campbellton et Dailousie, etc.	10.95
Pour Lévis.....	17.13
Pour Halifax et St-John.....	16.48
Pour la Rivière-du-Loup.....	22.14

Tous les trains marchent sur l'heure du temps conventionnel de l'Est.

D. POTTINGER, Surintendant en chef
Bureau du chemin de fer,
Moncton, N. Bk., juin 1889.